

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES FAMILLES

Canadiennes et Acadiennes,

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 4. Cap Rouge, 30 Avril 1873. No. 14.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE, L'ABBÉ N. A. LECLERC.

SOMMAIRE

Notre publication. — Treizième entretien sur la famille.

Jésus, Marie, Joseph et le Pape. — Monde religieux.

L'Echo de Lévis.

Notre Publication.

Ayant été empêché, par la maladie, d'écrire et même de lire un seul mot, pendant quinze jours consécutifs, nous sommes dans l'obligation de remplir une grande partie de l'espace de notre gazette par des écrits empruntés à d'autres publications. Cependant, nos lecteurs ne perdront rien à l'échange, car l'article que nous extrayons du *Messenger du Sacré-Cœur*, offre tant d'intérêt, qu'il ne pourra que pleinement les satisfaire.

Par suite de la même maladie dont les résultats se sont encore assez sérieusement sentis, et en conséquence d'un retard apporté dans l'envoi d'une partie des *Annales de la Bonne Ste. Anne*, le second numéro de cette publication ne sortira qu'entre le quinze et le vingt de Mai.

Treizième, entretien sur la Famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Troisième, devoir. — De la surveillance.

Les parents doivent s'abstenir de faire, devant leurs enfants encore jeunes, des projets de mariage entre eux.

Oui, les pères et mères, dans la surveillance qu'ils doivent exercer sur leurs enfants, s'ils sont prudents, éviteront avec soin une chose qui par elle-même ne paraît rien, mais qui peut avoir les plus fâcheux résultats, pour les enfants. Les mamans surtout, ont souvent la démangeaison de faire de ces projets du mariage. Ainsi, une mère irréfléchie dira à son petit garçon, en lui montrant sa petite parente, ou sa petite voisine : "Tiens, mon cher, voilà ta petite femme". Une autre dira à sa petite fille, en désignant un petit ami, ou un petit voisin : "Tiens, ma Louise, voilà ton petit mari". Et à ce propos, on fera mille plaisanteries tout à fait déplacées, et on rira à gorge déployée. Sans doute, que le plus souvent, ce ne sont que des projets en l'air, mais, qui n'en sont pas moins dangereux. Quelquefois, cependant, ce sont des projets réels de la part des parents, et ils n'en sont que plus féconds en mauvais résultats. Le trait suivant en est une preuve convaincante.

Une dame du monde avait pour amie une jeune demoiselle d'un mérite remarquable, et d'un extérieur plus remarquable encore, cette jeune personne était bien plus souvent chez son amie que chez sa mère. Cette dame avait un

charmant et très spirituel petit garçon, qui avait huit ans de moins que la demoiselle dont il s'agit. Cependant, dans la maison, le bon petit Paul n'était connu que sous le nom de mari de demoiselle Louise. Lorsqu'elle eut atteint sa vingt-unième année, Paul n'avait encore que treize ans, cependant il ne semblait pas s'apercevoir de la différence de l'âge et de la taille, et il était très attaché à celle qu'on appelait sa femme. Mais, déjà depuis longtemps, Louise était promise en mariage à un jeune homme qui avait quatre ans plus qu'elle; mais, Paul était loin de s'en douter. Enfin, le mariage de Louise fut décidé, et lorsqu'arriva le jour où devait se faire la publication des bans, la mère de Paul se rendit, en sa compagnie, à l'église. En entendant cette publication, petit Paul fut tellement surpris, qu'il poussa un profond soupir, et se trouva si mal, que sa mère fut obligée de l'emmener en toute hâte à la maison. Toutefois personne, pas même sa mère, ne se douta de la cause de ce mal. La famille se presse autour de lui, chacun l'interroge sur ce qu'il éprouve, mais, point de réponses à ces questions. Cependant, son malaise se prolonge pendant plusieurs jours; il perd l'appétit et le sommeil, un ennui insupportable le ronge, il devient pâle et mélancolique à l'excès. Enfin, son état est tel, qu'on commence à concevoir de graves inquiétudes sur son compte. Mais, tout à coup, sa mère se rappela que son malaise avait commencé au moment où il avait entendu publier les bans de Louise; et ce fut là un

trait de lumière qui lui fit connaître la véritable cause du mal de son fils. Aussitôt, sans rien dire à personne, elle crut avoir trouvé le remède à la maladie de son enfant, il lui proposa comme moyen de distraction, de faire une promenade avec elle. Le jeune homme accepta cette proposition avec empressement, mais à condition qu'il dirigerait lui-même cette promenade. Sa mère se garda bien de le contredire, et les voilà partis. Le jeune Paul conduisit directement sa mère dans la rue qu'habitait Louise, et hâta le pas, jusqu'à ce qu'il put voir la maison qu'habitait l'objet de son affection. Dès qu'il put apercevoir cette maison, il ralentit tout à coup sa marche, car il venait d'apercevoir Louise sur le seuil de la porte. Ses yeux se portèrent sur celle qu'on appelait sa femme, et ne s'en détachèrent qu'avec peine. Lorsqu'il eut dépassé la maison, il se retourna encore plusieurs fois, et lorsqu'il n'aperçut plus rien, il tomba dans une profonde rêverie, et se hâta de retourner à la maison paternelle. Arrivée chez elle, la mère embrassa son enfant, en lui disant : Mon cher ami, je connais maintenant la cause de ton mal ; tu es malade, parce que Louise se marie ? Oui, répond le jeune homme, en versant un torrent de larmes : on m'avait dit si souvent, qu'elle serait ma femme, et voilà qu'elle devient celle d'un autre ! — Comment reprit la mère profondément affligée, as-tu pu croire que Louise, qui a huit ans plus que toi, serait un jour ta femme ? — Dans ce cas, répondit tristement le pauvre Paul, pourquoi me l'avez-vous dit si souvent ? Paul, par suite de son

désappointement, et de sa profonde douleur, est devenu idiot, causant ainsi à ses parents le chagrin le plus cuisant qu'ils pouvaient recevoir en ce monde.

Nous dirons encore que ces mariages ainsi projetés imprudemment par les parents, devant leurs enfants, s'ils ne se réalisent pas, peuvent donner lieu dans la suite, à de graves inconvénients, et même à de grands malheurs. On a vu des événements tragiques, des séparations scandaleuses, entre époux et épouses, et même des meurtres qui n'avaient pas d'autres causes.

Les parents doivent veiller, avec toutes les précautions possibles, à ce que leurs enfants ne s'allient jamais à des sociétés secrètes.

Pères et mères, un des plus grands malheurs qui puissent frapper un homme, et surtout un jeune homme, c'est de s'allier à une société secrète quelconque, et en effet, toutes les sociétés clandestines, quelque soient d'ailleurs leur nom, par icela seul quelles sont secrètes, portent avec elles sur toutes leurs faces, gravés en caractères de feu, le cachet de la réprobation de tout homme qui a un esprit droit, et qui sent battre dans sa poitrine un cœur honnête. Car, comme l'a si clairement exprimé Jésus-Christ, la vraie lumière du monde. Tout homme qui fait le bien, ne craint pas la lumière, au contraire, il cherche le grand jour, parceque ces œuvres sont bonnes, utiles, édifiantes, et dignes de l'approbation de tous les hommes de bien. Mais, au contraire, les hommes pervers, qui font le mal, haïssent la lumière et cherchent

toujours les ténèbres, précisément parce que leurs œuvres sont mauvaises, et qu'elles ne peuvent supporter l'éclat du jour." Un prêtre français nous rapportait un jour la scène dont il avait été témoin..... Lorsque j'étais jeune, nous dit-il, je me trouvai un jour dans la chambre d'un professeur d'éloquence, dans une faculté. Cét homme était tout à la fois un excellent professeur, un savant distingué et un bon chrétien. Pendant que j'étais chez lui, il recut la visite d'un de ses collègues qui était loin de lui ressembler. Ce dernier voulait à tout prix, le faire entrer dans une société secrète, à laquelle, il appartenait lui-même; et pour arriver à son but, il déployait toute l'éloquence dont il était capable. Il s'efforçait surtout de persuader à son interlocuteur, que non seulement il n'y a pas de mal dans ces sociétés, mais, qu'au contraire, elles sont un moyen très efficace de faire le bien. Par exemple, lui disait-il, tout ce qui se dit et se fait dans la société dont je fais heureusement partie, n'a qu'un but, le bien de l'humanité! — Mais, le professeur d'éloquence mettait toujours au pied du mur son collègue, et le réduisait admirablement au silence, par un seul mot: *Si tam bene, cur non palam?* Si tout ce que vous faites est si bien, pourquoi vous envelopper de ténèbres? Et, en effet, cette observation si simple, est vraiment écrasante pour toutes ces sociétés ténébreuses; et elle devrait suffire pour en éloigner à tout jamais tout homme qui a le sens commun, et qui se respecte.

Pour être bien convaincu des dangers très

grands, qu'il y a pour tout homme, jeune ou vieux, à s'allier à ces sociétés, il suffit de faire attention à ce que font ceux qui sont assez aveugles pour y entrer, au moment de leur aggrégation, et à ce qu'ils deviennent, pendant qu'ils en font partie.

D'abord, tout le monde sait très bien aujourd'hui, que tous ceux qui entrent dans ces sociétés, si justement frappés des foudres de l'Eglise, s'engagent, par les serments les plus horribles, à devenir les instruments aveugles de chefs qu'ils ne connaissent pas ; qu'ils sont loin de connaître le dernier mot de ces engagements imprudents et criminels ; car, il n'y a, dans chaque loge, qu'un très-petit nombre d'affidés qui soient initiés à tous les secrets de la secte. Les malheureux ! ils se vantent d'être libres, et ils sont les plus misérables de tous les esclaves ; ils s'appellent pompeusement les hommes de progrès, et s'ils étaient les maîtres, ils feraient reculer l'humanité de plus de dix-huit siècles ; ils nous ramèneraient au Paganisme, à toutes les misères, à toutes les hontes et les infamies qui en étaient les conséquences naturelles, et auxquelles le christianisme a si heureusement arraché le genre humain.

Maintenant, examinons ce que deviennent ces hommes, une fois qu'ils sont enrôlés dans ces sociétés ennemies de tout ordre et de tout bien ; et nous reconnaitrons, tout de suite, qu'ils deviennent aussitôt étrangers à tous les devoirs les plus saints et les plus importants, du Catholicisme ; Cependant, ces sociétés infernales, ont fait un affreux progrès, depuis quelque temps,

et elles vont jusqu'à dire à leurs adeptes : S'il le faut, pour plaire à votre famille, pour mieux tromper vos amis, recevez les sacrements, entassez sacrilèges sur sacrilèges, et vous n'en serez que meilleur frère.

Voici encore une autre pratique diabolique de ceux qui font partie des sociétés secrètes ; ils prennent tous les moyens possibles pour se glisser dans les administrations paroissiales et gouvernementales ; et une fois qu'ils y sont admis, au lieu d'employer toute leur influence à réaliser le plus grand bien dans l'intérêt des populations, ils mettent toute leur industrie à empêcher le bien, et à produire le mal sous toutes les formes. Ainsi, ces hommes font tous jours et partout, à l'Eglise catholique, une guerre systématique, déloyale, injuste, perfide et cruelle, uniquement parce qu'elle est, pour toutes les nations, la plus grande manifestation de la vérité, et le principe le plus efficace de l'ordre dans la société. Voyez-les à l'œuvre aujourd'hui, en Italie, en Allemagne, en Suisse, en France, et partout où elles existent. Que font-elles autre chose, si ce n'est de persécuter la divine Epouse de Jésus-Christ, la sainte Eglise Catholique ? S'il s'agit des écoles, ses hommes les veulent sans foi, sans enseignement religieux. Pour eux, toutes les communautés cléricales et religieuses, doivent être poursuivies comme les plus grands ennemis de la patrie. En agissant ainsi, ils sacrifient les intérêts les plus sacrés de l'enfance et de la jeunesse, mais que leur importe, pourvu qu'ils arrivent à chasser Dieu de la société ?

Pères et mères, puisqu'il en est ainsi de ces sociétés secrètes, ce serait donc de la part de vos enfants, une véritable apostasie, s'ils ayaient le malheur de s'y aggréger. Vous devez donc faire tous vos efforts, pour les détourner de ce malheur ; d'autant plus qu'une fois qu'ils sont enrôlés dans ces sociétés, s'ils veulent revenir en arrière, surtout s'ils y ont exercé quelque influence, ils voient tout de suite mille poignards se dresser contre leur poitrine.

Le plus souvent, ceux qui deviennent membres de ces sociétés, surtout s'ils sont encore jeunes, deviennent bien vite des prodiges de désordres et de corruption.

Il est inutile de dire ici que les sermens que font ceux qui entre dans ces sociétés, n'obligent pas et sont nuls ; car personne ne peut s'engager à des choses qu'il ne connaît pas. A plus forte raison, un chrétien ne peut prendre sous serment, l'obligation de faire ce qui serait en opposition flagrante avec la religion, qu'il a solennellement juré d'observer toute sa vie, soit au jour de son baptême, soit au jour de sa première communion. Le chrétien qui s'engage ainsi, fait une faute énorme ; et s'il va jusqu'à tenir ce serment, il devient encore plus coupable.

Voici un trait qui prouve tout l'aveuglement où tombent ceux qui entrent dans ces sociétés :

Un missionnaire français raconte ce qui suit : Pendant une mission que je prêchais dans l'ouest de la France, dit-il, j'avais à faire, pour me rendre à l'église, une vingtaine d'arpents sur l'eau. Pour l'ordinaire, des jeunes gens venaient me chercher et me ramenaient. Mais

un beau matin, je vois arriver, non mes conducteurs ordinaires, mais un homme vigoureux, qui me parait dans la force de l'âge. Quand je fus monté sur sa barque, mon conducteur m'annonce qu'il a soixante-quatorze ans, qu'il est ancien soldat de la république, que depuis avant son départ pour l'armée, il ne s'est pas confessé, qu'il est bien déterminé à ne jamais le faire, et que c'est pour avoir l'occasion de me le dire, qu'il est venu me chercher. Mon brave homme, lui dis-je, votre âge avancé m'étonne, mais ce que vous me dites de votre détermination de ne jamais vous confesser ne m'étonne pas ; cela me prouve que vous n'êtes pas instruit, et rien de plus. Continuez d'assister aux instructions, et vous changerez de résolution. — Ah ! Monsieur, reprend-il vivement, je ne me confesserai pas, et même, je ne puis pas me confesser, et voici pourquoi : Pendant que j'étais dans l'armée républicaine, un jour, après une grande victoire remportée sur nos ennemis, nous avons mis le feu à un château où se trouvaient plus de six cents nobles. Avec eux, nous avons brûlé un grand nombre de prêtres et de religieuses. Après cet acte d'atroce barbarie, nous avons tous fait, sur la place même, le serment de ne jamais nous confesser, quoiqu'il arrive dans la suite. Vous voyez donc, Monsieur, que je ne puis pas me confesser. — Mon brave, lui dis-je, tout ce que vous venez de raconter, prouve évidemment que vous avez un extrême besoin de vous confesser, car vous avez commis des crimes énormes, et le seul moyen d'en obtenir pardon, est d'en faire l'aveu

au saint tribunal. — Mais, Monsieur, mon serment? — Il ne vous oblige pas. — Comment, mon serment ne m'oblige pas? Voilà une singulière morale! — Mon bon ami, un serment qui est fait pour une chose mauvaise, n'oblige pas, et ne peut pas obliger, et vous allez juger de cette vérité par la comparaison que je vais vous faire. Nous sommes seuls sur cette barque; eh bien! supposez que je sois plus fort que vous, et que j'ai fait le serment de vous donner ici une bonne volée. Dites-moi, si je voulais exécuter mon serment, ne trouveriez-vous pas qu'il n'oblige pas, et que même, je ferais mal, si je voulais le tenir? A plus forte raison, le serment que vous avez fait de ne jamais vous confesser, ne vous oblige pas, puisque, par ce serment ridicule et criminel, vous êtes sensé avoir pris l'engagement de renoncer à votre salut, et de vous jeter stupidement dans les enfers. — Ah! Monsieur, me dit mon pauvre vieux, vous m'avez clairement prouvé que quelquefois, le serment n'oblige pas, et aussi, sans dire que je me confesserai, au moins, je ne dirai plus que je ne me confesserai jamais.

Le soir même, il entendit une instruction sur l'institution divine de la confession, et le lendemain, une autre sur l'impénitence finale; et à la suite de cette dernière, il entra dans la sacristie tout baigné de larmes, pour se confesser; et un mois plus tard, il faisait encore quatre heures de chemin, pour venir se préparer à ses pâques; et il était comme inondé de joie et de bonheur! Triomphe extraordinaire de la grâce, qui est loin d'arriver pour la plupart de ceux qui entrent dans les sociétés secrètes!.....

JÉSUS, MARIE, JOSEPH ET LE PAPE

DANS UN HOSPICE DE VIEILLARDS.

Puisque vous me demandez pour la gloire de DIEU, quelques détails édifiants sur le petit ministère commis à mes soins, je ne résiste pas davantage à vos prières. Mais ne vous attendez pas à des récits bien extraordinaires. Il s'agit ici d'un simple et humble petit ministère rempli, sinon avec succès, au moins, je puis vous l'assurer, avec joie et consolation, près d'humbles vieillards, dans une humble maison des humbles Petites-Sœurs des Pauvres.

Pour procéder avec ordre, je grouperai, sous quatre chefs, ce que j'ai à vous dire de ces chers vieillards, tous enrôlés sous l'étendard du Cœur de Jésus dans la grande armée de l'Apostolat. Je vous parlerai de ce que, depuis tantôt un an que je les connais, ils ont su faire pour le Souverain-Pontife, pour saint JOSEPH, pour Notre-Seigneur, et pour la très sainte Vierge. Ce sont là certainement les dévotions par excellence de cette maison, les dévotions qui font toujours vibrer les vieux cœurs qu'elle renferme, les dévotions que le zèle, la charité et le dévouement des bonnes Petites-Sœurs des Pauvres savent si bien entretenir.

Ce fut pendant le mois de saint JOSEPH que j'eus le bonheur de découvrir, dans les bons vieillards et les bonnes vieilles de L., le trésor d'un amour vraiment filial et dévoué pour le Souverain-Pontife. Voulant les préparer à la fête de saint JOSEPH, par une bonne

neuvaine, et désirant la leur faire offrir pour le Souverain-Pontife, un jour, à la fin d'un sermon, je me mis à leur parler du Saint-Père, de ses douleurs, de ses souffrances, et parmi ses douleurs et ses souffrances, de son amour pour ses enfants répandus dans tout l'univers catholique. Or, voilà ces bons vieillards et ses bonnes vieillles qui se mettent à fondre en larmes, aussi bien que les Petites-Sœurs des Pauvres, et un ancien zouave et son frère qui m'écoutaient. Voyant tout ce monde pleurer, l'émotion me gagna moi-même, et je me mis à faire comme eux. Des ce moment, la neuvaine se fit avec la plus grande ferveur. Dès ce moment aussi, il fallut, à la chapelle et dans la visite des salles, parler du Souverain-Pontife, et chaque fois c'était la même émotion. Il y avait donc dans ces vieux cœurs où l'on croit trop facilement tout sentiment éteint, un amour sincère, tendre et filial pour le Saint-Père. — O notre bon Père, me disait une bonne vieille, si j'avais une bourse pleine d'or, je l'enverrais tout de suite à notre Saint-Père le Pape. — Est-ce bien vrai, disait un autre, qu'on le fait tant souffrir? — Oh! s'écriait un troisième, depuis que vous nous avez parlé du Pape, j'y pense jour et nuit, et la nuit, quand je me réveille, je me mets à prier pour lui. Le jour de la fête de saint JOSEPH, après une neuvaine de prières, de sacrifices, de travail, on fit la sainte communion, et tous, sans exception, l'offrirent pour le Saint-Père. Mais ce n'était pas assez pour ces bons cœurs, et l'on voulut, le lendemain, faire le pèlerinage de Saint-Joseph des Champs, pour obtenir du glorieux protecteur de l'Eglise, la

délivrance du Vicaire de Jésus-Christ. Je demeurai stupéfait de la proposition ; je fis valoir les difficultés de l'entreprise. Une lieue et demie à faire à pied pour des vieillards, des boiteux, des infirmes, ce n'était certainement pas peu de chose. Mais le dévouement ne compte ni avec les difficultés ni avec le sacrifice, et le lendemain de la fête de saint JOSEPH, j'en eus la preuve la plus touchante, et la plus convaincante. La proposition du pèlerinage fut acceptée, et les heures réglées avec la bonne Mère... La Messe devait se dire vers cinq heures et demie ou six heures, à Saint-Joseph-des-Champs, selon que les pèlerins arrivaient plus tôt ou tard. Le Père qui devait célébrer la Messe, et deux ecclésiastiques partirent de Saint-M... vers quatre heures et demie, bien assurés qu'ils arriveraient longtemps avant les vieillards et les bonnes Petites-Sœurs. Mais ce fut comme dans la fable du lièvre et de la tortue, l'avance l'emporta sur la vitesse. Les Pères rencontrèrent les bonnes vieilles à une demie-lieue de Saint-Joseph, conduite par quatre Petites-Sœurs, deux en tête et deux en queue.

A quelques pas de distance, on distinguait déjà le pas cadencé des boiteuses et le bruit des chapelets. En effet, la petite colonne s'avancait en bonne ordre, en silence, et récitait le chapelet tout le long de la route. On conduisait par la main les aveugles, et on donnait le bras aux infirmes. La voiture des Petites-Sœurs allait et venait, recueillant les plus fatiguées, si bien que toutes arrivèrent à bon port. Quant aux vieillards, ils atteignirent Saint-Joseph un

grand quart d'heure avant les Pères. Un seul avait dû revenir sur ses pas. Les Pères les rencontrèrent sur le chemin, et il leur dit: " Ah! mes bons Pères, c'est-y abien dommage, je ne peux pousser plus loin. — Cela ne fait rien, répondit l'un d'eux, le bon saint JOSEPH vous récompensera de votre bonne volonté, et vous en aurez tout le mérite. — J'y compte bien, mon bon Père; mais c'est tout de même bien dommage. " A Saint-Joseph, on parvint tant bien que mal à placer tout le monde dans la petite chapelle; il y en eut derrière l'autel, dans la sacristie, partout. Les vieilles furent placées dans la petite nef, toutes purent s'asseoir, et les Petites Sœurs seules restèrent debout. Si jamais messe fut entendue avec ferveur, ce fut bien celle-là, et chose à laquelle on était bien loin de s'attendre, tous s'approchèrent de la Sainte-Table et offrirent la sainte communion pour le Souverain Pontife. Après la Messe, et un petit mot sur saint JOSEPH et le Saint-Père, on pria, on chanta, puis on pria de nouveau. Et cela dura aussi longtemps qu'on eut quelque chose à dire, et à demander au bon saint JOSEPH. Enfin, l'on précéda au déjeuner, après lequel on songea au retour, qui s'effectua toujours en bonne ordre et en prière. S'il est vrai que l'amour se prouve par des œuvres, un pareil acte de dévouement à saint JOSEPH et au Saint-Père, accompli au prix de tant de fatigues, de la part de ces bons vieillards, n'a pu manquer de toucher le Cœur de Jésus. — Désormais, si vous leur parlez d'une neuvaine à quelque intention particulière, vous entendez dire: " Et le Souverain Pontife,

mon bon Père, n'y aura-t-il pas sa part ? — Oui, oui, il l'aura. C'est qu'à la lettre, il a sa part en tout ce qui se fait dans cette chère maison des Petites-Sœurs, il a sa large part des souffrances endurées, des prières qu'on y fait et des sacrifices, on va même jusqu'à offrir sa vie pour lui.

Un dernier trait de la confiance des vieillards envers saint JOSEPH, dans la familiarité duquel ils vivent comme avec un père, un ami. Un vieillard avait le défaut de s'enivrer. Brave homme et excellent cœur à jeun, il devenait difficile et méchant dans l'ivresse. Chez les bonnes Petites-Sœurs, il ne pouvait plus s'enivrer que les jours de sortie, et il n'en manquait pas un. Enfin touché de la grâce, il promit un beau jour à saint JOSEPH, pour se corriger, de ne plus sortir. Pour saint JOSEPH on est capable de tout, et le bon vieux, depuis bientôt trois ans, tient fidèlement sa promesse. « O mon bon Père, me disait-il, il y a quelques semaines, si vous saviez ce que j'ai souffert au commencement, je ne puis vous l'exprimer, mais j'avais mon petit saint JOSEPH dans ma poche, il m'a donné la force dont j'avais besoin, et maintenant il n'y a pas d'homme plus heureux que moi sur terre. » Il suffit de le voir pour en être convaincu.

II. — Je vais maintenant, si vous le permettez, passer au chapitre second, et vous parler de l'amour et du dévouement de mes bons vieillards envers Notre-Seigneur. J'avais eu l'occasion de leur parler plusieurs fois de la semaine-sainte, surtout pendant le carême. Comme tous les vieillards, ceux-là sont sensibles à la plus petite

marque d'amitié et d'affection ; et quand on leur parle de l'amour de Notre-Seigneur pour eux, ils sont dans le ravissement, et qui mieux est, ils ne se contentent pas d'admirer, ils agissent. Vint le jeudi-saint avec ces cérémonies touchantes, telle que celle de JÉSUS-CHRIST au tombeau. Chez les Petites-Sœurs, Notre-Seigneur n'est jamais seul, et à quelque heure que vous entriez dans la petite chapelle de la Coll., vous le trouverez toujours en compagnie de bon nombre de vieillards et de vieilles. Il y en a qui y passent presque toute la journée. La nuit du jeudi au vendredi-saint devait être un vrai et touchant triomphe. Dès le soir, après le souper, les Petites-Sœurs chargées des salles annoncèrent qu'on pouvait veiller près du tombeau, mais que personne absolument n'y était obligé, ceux-mêmes qui voudraient y passer la nuit, ajouta-t-on, n'auraient qu'à donner leurs noms. Vous le croirez, si vous voulez ; mais la générosité, cette fois, fut poussée à son comble. Presque tous donnèrent leurs noms. On ne s'attendait pas à pareil triomphe. Il fallut nécessairement faire des éliminations, et quatre-vingts élus, quarante femmes et quarante vieillards, furent seuls conservés. Ils passèrent toute la nuit, depuis la première minute jusqu'à la dernière des offices du lendemain, à prier et à aimer Notre-Seigneur. Quand j'appris cette nouvelle le lendemain, je ne pus retenir mes larmes. Et ne croyez pas que cette générosité fut celle des Apôtres succombant au sommeil pendant l'agonie du divin Maître. Non, ici on veilla et on pria avec la plus grande ferveur.

Plusieurs Petites-Sœurs se mêlèrent au vieillards, la bonne-Mère en tête, et toute la nuit se passa à chanter, à faire des lectures à haute voix, à réciter des chapelets, à faire le chemin de la croix. Le reste des vieillards et des bonnes femmes qui, à leur grand regret, n'avaient pas été choisis, purent passer, à tour de rôle, deux, trois et quatre heures près du tombeau; et ainsi sous les cœurs purent témoigner à celui de JÉSUS leur dévouement, leur générosité, leur amour. Le lendemain, la fatigue fut comptée pour rien, et tous assistèrent au sermon de la Passion avec une ferveur, une piété, j'ajoute même une sensibilité que je n'oublierai jamais. La Passion dura cinq quarts-d'heure. Tous fondaient en larmes, au récit des cruelles souffrances endurées par Notre-Seigneur dans son Cœur, dans son Corps, et dans son Âme. On aurait eu bien de la peine, à la fin, le *Stabat*, si un Père n'était venu prêter aide et concours. Plusieurs vieillards furent malades de douleur, ainsi que plusieurs bonnes vieilles. L'une d'elles disait à la bonne-Mère : « Oh ! ma bonne-Mère, tant que le bon-Père a parlé des souffrances de Notre-Seigneur, ça tenait encore; mais quand il parle des douleurs de sa Mère, il n'y a pas eu moyen, je n'ai pas même été capable de fermer les yeux de la nuit. » Tous se confessèrent pour les Pâques avec des sentiments admirables. A la sortie qui suivit les fêtes de Pâques, l'un des vieillards vint trouver la Petite-Sœur, et lui dit : « Bonne Petite-Sœur, je ne sortirai pas cette fois. — Et pourquoi, mon petit père? — J'ai bien fait, mes Pâques, je

suis heureux ; j'ai quelque argent, et si je sors, je pourrais boire, et ne veux pas faire de peine à Notre-Seigneur," et le vieillard ne sortit point. — Voilà, mon très cher Père, des témoignages non équivoques de dévouement et d'amour envers le Sauveur et son divin Cœur. — Je passe donc au dernier chapitre : *Le dévouement et l'amour envers MARIE.*

III. — Dans cette maison, la très sainte Vierge est véritablement Souveraine et Mère. — Je n'ai jamais éprouvé consolation semblable à celle que j'ai goûtée pendant le mois de MARIE. Il était touchant de voir l'attention et l'avidité avec lesquelles ces bons vieillards écoutaient parler de la très sainte Vierge. Dès que le prédicateur arrivait, il fallait les voir tous courir à la chapelle. Plusieurs fois, la bonne Mère et moi nous sommes restés à contempler ce spectacle avec la joie la plus vive. Quand il s'agit de MARIE, vous pouvez sans inconvénient parler une heure durant, ils sont tout yeux et tout oreilles. Au sortir du sermon on ne parle plus que de la très sainte Vierge, de sa bonté, de sa beauté, de ses grandeurs, de son amour surtout. "Oh ! qu'elle est donc bonne, qu'elle est donc bonne !" redisent à l'envi les vieux et les vieillards. On répète le sermon "Pourquoi ne venez-vous pas tous les jours nous parler de la bonne sainte Vierge, mon bon Père ? c'est si beau, si consolant, ça fait tant de bien ; on ne pense plus qu'à elle, on ne peut plus penser à autre chose. — Si je venais tous les jours, vous seriez bientôt fatigués de m'entendre et vous me donneriez mon congé. — Oh ! mon Père, quand même on

se fatiguerait de vous entendre, on ne peut pas se fatiguer d'entendre parler de notre bonne Mère du ciel." Ces bons vieux cœurs revivent, et leur affection reprend l'ardeur de la jeunesse, quand il s'agit d'aimer la bonne Vierge. Abandonnés de tous ici-bas, il sont si heureux de penser que dans le Ciel ils ont une Mère qui les aime, qu'à peine peuvent-ils parfois contenir leurs transports. La charité si affectueuse et si dévouée de leurs bonnes Petites-Sœurs les console, mais l'amour de leur Mère du Ciel les comble de joie. Aussi rien de plus ravissant que de les voir sur le lit de mort. J'en ai vu plusieurs sur le point de rendre le dernier soupir, n'ayant plus même la force d'ouvrir la bouche; il suffisait de leur parler de la très sainte Vierge, pour les faire tressaillir de bonheur.

Une bonne vieille se mourait. " Eh bien, lui dis-je, comme vous êtes heureuse ! votre bonne Mère du Ciel vous attend, vous allez bientôt la contempler; vous allez voir comme elle est belle et bonne. Tout ce que je vous en ai dit, n'est rien en comparaison de la réalité." Et la bonne vieille se mit à rire, à chanter, à battre des mains. Elle est morte dans ces transports. Une autre était également sur le point de partir (ici on ne meurt pas, on part pour aller voir MARIE) : " Eh bien, lui dis-je, vous voulez donc voir la très sainte Vierge ? Comme vous êtes heureuse ! dans quelques heures vous serez près d'elle pour toujours. — Oh ! mon bon Père, vous dites vrai ; je voudrais bien que ce fût tout de suite, je suis si pressée de la voir." Voilà comment on part, sans s'inquiéter de quoi que ce soit, si ce n'est de voir bien vite et le plus tôt

possible la sainte Vierge, qu'on leur a dit être si bonne et si belle. Tout ce qu'on leur demande au nom de MARIE, on est sûr de l'obtenir ; on ne recule pas devant le sacrifice, on va même au-devant. Pendant le mois de MARIE, de pauvres vieilles voulaient s'imposer des privations, à leur modeste repas ; il fallait la vigilance de la Petite-Sœur et son ordre pour les empêcher. L'une d'elle se trouvait un jour à la chapelle, quand vint l'heure où elle devait laver les gamelles. Ce service l'ennuyait beaucoup et l'humiliait un peu. Un moment, elle hésite à s'y rendre. La pensée de MARIE lui vient, et elle se dit aussitôt : " Cela te fait de la peine, eh bien tu iras quand même, tu feras ce sacrifice pour la sainte Vierge." Une autre se trouvait à l'infirmerie, elle était en convalescence, mais elle souffrait encore beaucoup. " Oh ! mon bon Père, me dit-elle un jour, quel dommage de ne pas souffrir davantage, je voudrais souffrir mille fois plus, jour et nuit, pour la sainte Vierge ;" et en disant cela, de grosses larmes roulaient de ses yeux. Que de traits semblables j'aurais à vous raconter ! Ceux-là suffisent pour vous montrer que leur amour pour MARIE n'est pas seulement un amour sensible, mais réel et dévoué.—C'est ainsi qu'animés et fortifiés par l'amour de JÉSUS, de MARIE et de JOSEPH, mes bons vieillards continuent, sous les drapeaux de l'Apostolat, à prier, à souffrir et à se sacrifier pour le Saint-Père et la sainte Eglise.—Je suis, mon révérend Père, dans le Cœur mille fois bon de JÉSUS et le Cœur, mille fois aimable de MARIE, votre très humble serviteur.

J. H., s. d.

MONDE RELIGIEUX.

ARRIVÉE DE MGR. L'ARCHEVEQUE.

ADRESSE DE FELICITATIONS.

Te Deum.—*Nouvelles dignités.*

Sa Grâce, Mgr. l'Archevêque, et le Révérend M. Hamel, V. G., sont arrivés de Rome en cette ville, jeudi, vers midi. M. l'Administrateur, Son Honneur le Maire, l'Hon. Juge Taschereau, et un grand nombre de citoyens qui étaient allés les recevoir à la gare, les accompagnaient. De nombreux drapeaux avaient été tendus en signe d'allégresse. Les illustres arrivants se rendirent d'abord à la cathédrale, pour remercier Dieu de leur heureux retour, puis la foule réjouie les suivit à la sacristie pour leur présenter ses hommages.

Hier, jour de Pâques, une messe solennelle a été chantée à la Cathédrale, puis, après un éloquent sermon par M. le Grand-Vicaire Cazeau Mgr. l'Archevêque, qui officiait, donna aux fidèles présents la bénédiction papale.

A l'issue du service divin, les citoyens se rendirent à la grande salle de l'Université, pour présenter à Sa Grâce l'adresse qui n'avait pu être présentée jeudi, vu le retard des chars.

L'arrivée de Mgr. l'Archevêque dans la salle fut saluée par de bruyants applaudissements. Sa Grâce prit place au milieu de l'amphitéâtre, ayant à sa droite, Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur, accompagné du Major Amyot, A. D. C. le Révérend Cazeau, V. G., les Hbles. Juges Taschereau et Tessier, et le secrétaire de l'Archevêché ; à sa gauche ; l'Honorable Président du Sénat, Son Honneur le

Maire, Son Honneur, le Recorder, M. le Grand vicaire Hamel, et M. le curé Auclair.

Son Honneur le Maire lut alors une adresse, à laquelle Monseigneur fit la réponse la plus heureuse, qui fut accéuillié par des applaudissements prolongés.

Puis Monseigneur l'archevêque (dit qu'avant de prendre congé de ceux qu'il était si heureux de revoir, il voulait annoncer au public deux agréables nouvelles. Ayant exposé à l'illustre Pontife Pie IX, les services éminents rendus à la religion et à la patrie par notre Lieutenant-Gouverneur, et par l'Hon. M. Chauveau, Sa Sainteté avait daigné en retour leur conférer un honneur distingué, et l'avait chargé de remettre à chacun d'eux les brefs et les insignes des dignités auxquelles ils venaient d'être promus. Le Lieutenant-Gouverneur a été créé commandeur de St. Grégoire le Grand, et M. Chauveau fait chevalier du second ordre de Pie IX. (Applaudissement prolongés.)

MGR. FABRE

Sa Sainteté Pie IX a préconisé, dans un récent consistoire, 13 nouveaux évêques. Parmi ces évêques, se trouve le coadjuteur de Mgr. de Montréal, Mgr. Fabre, qui portera le titre d'évêque de Gratianapolis *in partibus infidelium*.

Mgr. Fabre est âgé de 46 ans. Il compte 23 années de prêtrise et était, depuis dix-sept ans, membre du chapitre de la Cathédrale.

Il est le supérieur de la communauté des Sœurs du bon Pasteur et des Frères de la Charité de Saint-Vincent de Paul.

Il était, depuis 1855, chapelain de l'Union de

St. Joseph et jouit, dans cette société nombreuse et prospère, de l'attachement et de la confiance générale des membres.

MGR. LAFLÈCHE.

Mgr. Laflèche, Evêque des Trois-Rivières ; accompagné de Mgr. Desautels et de M. Maréchal, est arrivé à Montreal le 23 du présent.

Sa Grandeur paraissait jouir de la meilleure santé.

—000—

L'Écho de Lévis.

Ce journal qui vient d'entrer dans sa troisième année d'existence, a plus que n'importe quelle publication, sa raison d'être. Organe d'une ville naissante, mais qui a l'avenir le plus prospère devant elle ; l'écho d'une population intelligente, et qui est entrée à pas ferme dans la voie d'un véritable progrès ; rédigé par une plume dont le début a été un véritable succès ; tout cela démontre que les fondateurs de cette feuille ont su la créer à temps, et choisir avec la plus grande prudence, les éléments qui pouvaient l'asseoir sur une base solide.

Succès toujours croissant pour ce journal.

Le manque d'espace nous oblige de remettre au prochain numéro une notice nécrologique de feu Madame Drolet.